

Jean MARTIN, *Toiles de Bretagne. La manufacture de Quintin, Uzel et Loudéac, 1670-1830*. Presses universitaires de Rennes, 1998, 371 p.

La manufacture des toiles «Bretagnes» était une des aires bretonnes d'activité dispersée se consacrant à la production des toiles, en l'occurrence des toiles de lin, blanches et d'une qualité supérieure. Exportées massivement vers le marché espagnol à partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, elles ont été désignées d'après le nom de la province entière, alors que leur aire de production ne s'étendait qu'à la partie méridionale de l'évêché de Saint-Brieuc, une soixantaine de paroisses formant un losange dont les sommets étaient Saint-Brieuc, Corlay, Pontivy et Moncontour. C'est donc un sujet important sur le plan économique et social, que l'auteur étudie avec des sources multiples. Jean Martin a dépouillé non seulement les archives de tous les dépôts publics, mais aussi celles de six études notariales, ainsi que les archives privées d'une dizaine de familles : il synthétise donc des informations jusqu'à présent inaccessibles.

Dans sa première partie, l'auteur étudie l'ensemble des facteurs qui ont favorisé l'essor de cette manufacture. Le tissage du lin est mentionné à Quintin dès 1434 (p. 28), et un blanchisseur l'est dès le début du XV<sup>e</sup> siècle (p. 136). Cependant, jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le tissage était resté une activité urbaine. Il y a donc eu, au XVII<sup>e</sup> siècle, expansion et ruralisation à la fois, selon un processus qu'ont connu d'autres activités textiles en d'autres régions du royaume dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette expansion fut suscitée par la demande espagnole et plus précisément par les besoins des colonies espagnoles d'Amérique. Alors que les circuits d'exportation passaient jusqu'alors par Nantes, ils furent détournés par les négociants-armateurs de Saint-Malo au profit de ces derniers, lesquels avaient des représentants à Cadix dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans les campagnes de l'intérieur, les activités linières procurèrent des revenus complémentaires à ceux de l'agriculture, et ce complément était particulièrement bienvenu sur ces terroirs peu fertiles, où les rendements céréaliers étaient très médiocres (à propos de l'agriculture, l'auteur émet des jugements de valeur sur le domaine congéable – p. 42-45 – et sur le bail à cheptel – p. 49 – qui sont bien discutables). Enfin l'intervention royale a consisté surtout en une réglementation (règlement de 1676, lettres patentes de 1736 et 1779) qui a contribué à la qualité de la production.

La deuxième partie passe en revue les intervenants successifs de ce qui était une filière intégrée. Une des caractéristiques en était la dispersion géographique. La production de la matière première et sa transformation étaient en effet disjointes dans l'espace, car la majeure partie du lin utilisé était cultivé en Trégor et en Goëlle, c'est-à-dire sur la frange côtière plus fertile. Une partie de la production de lin était achetée «en bois», après le rouissage, par des marchands «linotiers» qui le fournissaient à la manu-

facture où il était filé. D'autre lin était filé dans les pays de culture et c'est le fil qui était fourni à la manufacture par des marchands «filotiers». Quant aux tisserands, leur nombre, fluctuant, était de l'ordre de 3 500 à 4 000 dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils formaient un monde hétérogène, comprenant quelques «maîtres artisans» aisés, de nombreux façonniers pauvres, urbains ou ruraux, et des paysans-tisserands. Après le tissage venait le blanchiment, qui était effectué avec des techniques «archaïques» par des blanchisseries rurales dont le nombre, à un moment donné, était compris entre cent et deux cents. Beaucoup de blanchisseries étaient possédées par des marchands de toiles ; la plupart des blanchisseurs, relativement pauvres, étaient des fermiers ; quelques-uns étaient aussi agriculteurs. Enfin les marchands vendaient les toiles aux négociants exportateurs ; les quatre cinquièmes des exportations passaient par Saint-Malo. Au nombre de plusieurs centaines, les marchands de toiles dominaient la manufacture. Parfois hommes de loi ou laboureurs, ces marchands étaient pour le moins aisés ; quelques-uns étaient très riches et tentaient de traiter directement avec les grandes maisons de Cadix. Il y a là, on le voit, un ensemble d'observations systématiques, précises et concrètes.

La troisième partie est moins homogène. Les marchands y sont l'objet d'une étude socio-culturelle approfondie, parmi laquelle je signalerai surtout une vingtaine de pages consacrées aux maisons qu'ils ont construites. Avec une riche documentation croisant des archives, des photographies de qualité, des plans et des élévations, avec en outre une remarquable maîtrise de l'histoire de l'architecture, l'auteur distingue trois grandes catégories : les maisons construites dans les années 1650, selon un plan asymétrique ; puis, à partir de 1720, les maisons à élévation symétrique à trois travées, et les grandes maisons à cinq travées.

Une étude démographique est consacrée à l'aire d'extension de la manufacture. Le nombre des baptêmes culmine dès la décennie 1729-1738. Il est fort probable que le développement toilier ait favorisé l'accroissement de la population. C'est peut-être le peuplement qui est le plus suggestif : l'axe de la manufacture, constitué par les trois marchés de Quintin, Uzel et Loudéac, correspondait aussi à la localisation des densités les plus fortes. Le solde naturel est négatif dès la décennie 1739-1748, puis au cours des vingt ans de 1769 à 1788 ; Jean-Pierre Goubert avait montré combien la Bretagne avait été frappée alors par des épidémies, et même par des endémies. Assez malheureuse me paraît l'idée consistant à voir des «similitudes» entre la Bretagne de la décennie 1770 et la crise française du XIV<sup>e</sup> siècle (p. 229), tant les différences sont considérables : ici, la peste et la généralisation de la guerre ; là, un complexe de difficultés, certes, mais un déclin démographique sans commune mesure avec celui du XIV<sup>e</sup> siècle, la paix intérieure, et une industrie restant structurellement exportatrice.

Ce qui laisse le lecteur sur sa faim, c'est l'aspect économique, quelque peu sacrifié à l'analyse sociale. Les concepts de *kaufsystem* et de *verlagsystem*, définis dans l'introduction en une note de deux lignes, ne sont pas utilisés, non plus que les travaux sur la proto-industrialisation. L'auteur ne peut emporter l'adhésion quand il conclut, sur le déclin final, qu'«il semble préférable de rechercher des causes d'ordre structurel» plutôt que conjoncturel (p. 334), car il n'a pas vraiment effectué une étude de la conjoncture, dont les éléments sont dispersés dans le livre. Cette orientation résulte certes d'abord de l'insuffisance de sources sérielles bretonnes de longue durée. L'auteur ne dispose guère que du nombre de toiles visitées de 1764 à 1787 (p. 118), et du graphique des arrivées de toiles «bretagnes» dans les ports bretons de 1748 à 1788, déjà publié par Jean Tanguy. Ces graphiques, ni d'autres, ne sont pas commentés. L'étude sérielle est remplacée par des résumés événementiels sur les difficultés des relations internationales avec le marché espagnol. Aussi l'auteur fait-il de 1779 une «date charnière», à partir de laquelle le «déclin» aurait déjà commencé ; cette année-là, en effet, l'Espagne supprima le privilège douanier dont jouissaient les toiles bretagnes par rapport à leurs concurrentes de Silésie (encore que cet épisode donne lieu à deux rédactions qui semblent quelque peu contradictoires, p. 200 et p. 234). Jean Tanguy<sup>1</sup>, en observant systématiquement les crises du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait constaté que la plus grave avait sévi dès 1778 et jusqu'en 1782, du fait de la guerre. L'aggravation des droits de douane espagnols n'était pour lui qu'un fait supplémentaire dont il relativisait la portée, et il critiquait le caractère polémique de l'affirmation des marchands selon lesquels «les douanes de l'Espagne ont été plus meurtrières pour le commerce français que les vaisseaux anglais» (cf. p. 200). Il aurait été intéressant, grâce au travail de Kisch, de développer la comparaison avec la manufacture concurrente, celle de Silésie. Cette discussion n'est pas tout à fait sans enjeu car si le principal facteur de crise a bien été la guerre, alors un redressement était possible avec le retour à la paix, et Jean Tanguy l'a effectivement observé. Cette relativisation du nouveau tarif douanier à partir de 1779 accroît encore la portée économique de l'événement ultérieur, la Révolution, qui a provoqué l'effondrement des exportations et la ruine de la manufacture (p. 300). Après quoi, le déclin final aurait résulté des retards de la mécanisation et de la disparition des grands exportateurs malouins.

Sur cette importante activité de transformation, cet ouvrage apporte donc une information nouvelle et ample à l'histoire sociale, ainsi que des contributions précises sur d'autres domaines, comme l'habitat et l'archi-

<sup>1</sup> Jean TANGUY, «La production et le commerce des toiles «Bretagnes» du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Premiers résultats», *Actes du 91<sup>e</sup> Congrès des Sociétés savantes, Rennes, 1966*, Paris, 1969, p. 105-141 (cf p. 132-133).

lecture. Que l'auteur se soit moins intéressé à l'histoire économique est un choix légitime, mais celui-ci est conforme à une tradition de l'historiographie rurale de l'Ouest, qu'il faudrait dépasser. Ce désintérêt relatif résulte certes de l'insuffisance des indicateurs sériels disponibles, mais il n'est peut-être pas impossible d'en construire de nouveaux. Il n'est pas anodin que les prix du fil de lin aient augmenté de façon continue à partir de 1650 (p. 67), au moment où la manufacture prenait son essor. En dépouillant des inventaires après décès, il devrait être possible de construire des séries des prix des différents produits liniers dans la longue durée. De là, l'observation relative des variations des prix du lin et des céréales devrait être instructive. Un tel chantier de dépouillement, faut-il le préciser, ne pourrait être mené à bien que de façon collective.

Michel NASSIET

Mélanie HAMON, *Vies de saints bretons et règles monastiques. Étude de l'introduction de la Règle de saint Benoît dans les monastères armoricains d'après l'hagiographie bénédictine du haut Moyen Âge*. S. I. Hor Yezh, Collection hagiographie bretonne – Sent kozh hor bro, 1998, 117 p.

Mélanie Hamon inaugure ici une collection lancée par la revue *Hor Yezh*, qui vise à mettre à la disposition du public des traductions de *Vies* latines médiévales de saints bretons, ouvrages d'accès difficile à tous points de vue. Il s'agit là d'un petit ouvrage issu d'un mémoire de maîtrise mené à bien sous la direction de B. Merdrignac à l'université de Rennes 2, qui se présente comme une introduction aux futures publications de *Vies* de saints. À partir d'une vingtaine de *Vitae*, M. Hamon, après avoir montré l'originalité de ce genre de littérature, s'efforce de retrouver à quelle règle avaient obéi ces saints qui sont tous des moines. Pour en retrouver des éléments, elle examine successivement le rôle du travail dans l'idéal monastique, les vertus jugées nécessaires pour accéder à la sainteté, le rôle du saint dans son monastère, enfin tout ce que les *Vitae* nous font connaître de la vie quotidienne dans les monastères bretons du haut Moyen Âge. Elle en conclut que la règle de saint Benoît s'est imposée progressivement et que son usage n'est pas le résultat d'un *diktat* des souverains carolingiens. Sa démonstration est toutefois affaiblie dans la mesure où elle n'échappe pas toujours au piège des anachronismes dans des œuvres bien postérieures aux personnages auxquelles elles sont consacrées. Une importante bibliographie atteste du sérieux de la recherche ; elle rendra aussi service à ceux qui souhaitent s'intéresser à la question.

André CHÉDEVILLE